

DÉPENDANCES,  
PARADOXES  
DE NOTRE SOCIÉTÉ

DÉPENDANCES,  
PARADOXES  
DE NOTRE SOCIÉTÉ

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn

Nicole Aubert

Françoise Boudou-Orliac

Élisabeth Daubèze

Thérèse Dulieu

Kalou Estrella

Nelly Gardenal

Alain Gérard

Philippe Gutton

Jean-Claude Kaufmann

Ariane Poisson-Goulais

Alain Roucoules

Serge Tisseron

Bernard Ugeux

Maryse Vaillant

Christian Villeneuve

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn

Nicole Aubert

Françoise Boudou-Orliac

Élisabeth Daubèze

Thérèse Dulieu

Kalou Estrella

Nelly Gardenal

Alain Gérard

Philippe Gutton

Jean-Claude Kaufmann

Ariane Poisson-Goulais

Alain Roucoules

Serge Tisseron

Bernard Ugeux

Maryse Vaillant

Christian Villeneuve

# DÉPENDANCES, PARADOXES DE NOTRE SOCIÉTÉ

Sous la direction de Joyce Aïn

érès  
éditions

# DÉPENDANCES, PARADOXES DE NOTRE SOCIÉTÉ

Sous la direction de Joyce Aïn

érès  
éditions

Cet ouvrage est constitué des communications et conférences  
préparatoires au Carrefour sur les dépendances  
qui s'est tenu à Toulouse en octobre 2004  
à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations  
La Source, 26, chemin du Bessayré  
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique et l'organisation pratique  
en ont été assurées par : Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn,  
Michèle Capdequi, François Estivals, Kalou Estrella,  
Catherine Faruch, Christiane Lamy-Fabre, Jeanne Pourrinet,  
Jacques Pourrinet, Alain Roucoules et Pierre Teil.  
La retranscription des textes a été faite  
par Marie-Hélène Couronné.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert  
Illustration :  
*Colombe enchaînée*  
© Propuls

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2526-5  
Première édition © Éditions érès 2005  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, numérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Cet ouvrage est constitué des communications et conférences  
préparatoires au Carrefour sur les dépendances  
qui s'est tenu à Toulouse en octobre 2004  
à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations  
La Source, 26, chemin du Bessayré  
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique et l'organisation pratique  
en ont été assurées par : Jacques Aïn, Joyce Aïn, Laurence Aïn,  
Michèle Capdequi, François Estivals, Kalou Estrella,  
Catherine Faruch, Christiane Lamy-Fabre, Jeanne Pourrinet,  
Jacques Pourrinet, Alain Roucoules et Pierre Teil.  
La retranscription des textes a été faite  
par Marie-Hélène Couronné.

Conception de la couverture :  
Anne Hébert  
Illustration :  
*Colombe enchaînée*  
© Propuls

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2526-5  
Première édition © Éditions érès 2005  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, numérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.



## Table des matières

Introduction	<i>Alain Roucoules</i> .....	7
Du holding défaillant à l'emprise de la douleur chronique	<i>Joyce Aïn</i> .....	11
Quand l'addiction aux images cache une dépendance aux fantômes	<i>Serge Tisseron</i> .....	31
L'invention de Soi, une théorie de l'identité	<i>Jean-Claude Kaufmann</i> .....	43
L'individu hypermoderne : un individu « dans l'excès »	<i>Nicole Aubert</i> .....	53
De la dépendance à l'émergence du sujet	<i>Françoise Boudou-Orliac</i> .....	69
Pathologie du lien et accueil familial thérapeutique	<i>Élisabeth Daubèze</i> <i>Thérèse Dulieu</i> <i>Nelly Gardenal</i> .....	87
Cuisine et dépendances, ou comment goûtez-vous l'élixir de jouissance ?	<i>Kalou Estrella</i> .....	99
L'adolescence, entre subjectivation et dépendance	<i>Philippe Gutton</i> .....	105
La traversée des connivences : du lien à la relation mère-fille	<i>Maryse Vaillant</i> .....	117
La dépendance, là où on ne l'attend pas	<i>Christian Villeneuve</i> .....	129
Relation entre lien social et dépendance de la personne âgée	<i>Ariane Poisson-Goulais</i> .....	143
La spiritualité, lieu de dépendances ou chemin d'autonomie	<i>Bernard Ugeux</i> .....	163
Dépendances, indépendance, liberté	<i>Alain Gérard</i> .....	193
Bibliographie générale	.....	204

---

La communication de Jean-Louis Blaquier sur le sinthome devrait paraître dans le prochain volume de la série sur la perversion.

## Table des matières

Introduction	<i>Alain Roucoules</i> .....	7
Du holding défaillant à l'emprise de la douleur chronique	<i>Joyce Aïn</i> .....	11
Quand l'addiction aux images cache une dépendance aux fantômes	<i>Serge Tisseron</i> .....	31
L'invention de Soi, une théorie de l'identité	<i>Jean-Claude Kaufmann</i> .....	43
L'individu hypermoderne : un individu « dans l'excès »	<i>Nicole Aubert</i> .....	53
De la dépendance à l'émergence du sujet	<i>Françoise Boudou-Orliac</i> .....	69
Pathologie du lien et accueil familial thérapeutique	<i>Élisabeth Daubèze</i> <i>Thérèse Dulieu</i> <i>Nelly Gardenal</i> .....	87
Cuisine et dépendances, ou comment goûtez-vous l'élixir de jouissance ?	<i>Kalou Estrella</i> .....	99
L'adolescence, entre subjectivation et dépendance	<i>Philippe Gutton</i> .....	105
La traversée des connivences : du lien à la relation mère-fille	<i>Maryse Vaillant</i> .....	117
La dépendance, là où on ne l'attend pas	<i>Christian Villeneuve</i> .....	129
Relation entre lien social et dépendance de la personne âgée	<i>Ariane Poisson-Goulais</i> .....	143
La spiritualité, lieu de dépendances ou chemin d'autonomie	<i>Bernard Ugeux</i> .....	163
Dépendances, indépendance, liberté	<i>Alain Gérard</i> .....	193
Bibliographie générale	.....	204

---

La communication de Jean-Louis Blaquier sur le sinthome devrait paraître dans le prochain volume de la série sur la perversion.





# Alain Roucoules

## Introduction

Lors du Carrefour précédent dont le thème était « résonance », M. Birouste<sup>1</sup>, pour illustrer la problématique, nous a parlé des interdépendances en aéronautique entre l'air, la vitesse et la structure des matériaux, conditions du vol. Interdépendances dynamiques qui produisent des effets de résonance. Cette résonance, qui est intrinsèque aux liens entre structure, vitesse et environnement, est au service du vol si elle reste en dessous d'un certain seuil mais peut devenir destructrice si elle le dépasse. Nous voilà au cœur de l'intention qui fonde le thème de la dépendance cette année : un processus dynamique dans le développement humain, irréductiblement tensionnel, nécessairement tensionnel dans un jeu d'équilibre entre le trop et le pas assez.

Le terme de dépendance, lorsque l'on regarde ses diverses significations, nous plonge dans le monde de la complexité, complexité au sens d'une problématique qui ne se laisse pas saisir d'un coup, qui résiste, qui nécessite un déchiffrement rigoureux et l'interrogation des références conceptuelles.

---

Alain Roucoules, psychothérapeute, formateur, directeur des études de l'Institut Saint-Simon.

1. Psychanalyste, professeur de psychologie à l'université de Montpellier, directeur de l'ESAM. *Résonances, entre corps et psyché*, érès, 2003.

# Alain Roucoules

## Introduction

Lors du Carrefour précédent dont le thème était « résonance », M. Birouste<sup>1</sup>, pour illustrer la problématique, nous a parlé des interdépendances en aéronautique entre l'air, la vitesse et la structure des matériaux, conditions du vol. Interdépendances dynamiques qui produisent des effets de résonance. Cette résonance, qui est intrinsèque aux liens entre structure, vitesse et environnement, est au service du vol si elle reste en dessous d'un certain seuil mais peut devenir destructrice si elle le dépasse. Nous voilà au cœur de l'intention qui fonde le thème de la dépendance cette année : un processus dynamique dans le développement humain, irréductiblement tensionnel, nécessairement tensionnel dans un jeu d'équilibre entre le trop et le pas assez.

Le terme de dépendance, lorsque l'on regarde ses diverses significations, nous plonge dans le monde de la complexité, complexité au sens d'une problématique qui ne se laisse pas saisir d'un coup, qui résiste, qui nécessite un déchiffrement rigoureux et l'interrogation des références conceptuelles.

---

Alain Roucoules, psychothérapeute, formateur, directeur des études de l'Institut Saint-Simon.

1. Psychanalyste, professeur de psychologie à l'université de Montpellier, directeur de l'ESAM. *Résonances, entre corps et psyché*, érès, 2003.

C'est à la fois :

- dépendre au sens d'une causalité, d'une conséquence, d'un enchaînement. Nous sommes dans le lien, le rapport, l'interdépendance ;
- dépendre au sens d'être un morceau de, un appendice, un complément. Nous sommes dans l'attachement, être partie de, être issu de, produit par ;
- dépendre au sens de l'asservissement, de l'esclavage. Nous sommes dans l'oppression, la soumission ;
- dépendre au sens d'une appartenance, de relever de. Nous sommes dans la filiation.

Autant d'aspects qui conjuguent différentes facettes du lien. Et en même temps, dépendre c'est aussi la signification de décrocher, de détacher, de délier.

Khalil Gibran dans son œuvre, *Le prophète et le jardin du prophète*<sup>2</sup>, écrit : « Chantez et dansez ensemble et soyez joyeux, mais demeurez chacun seul. De même que les cordes d'un luth sont seules cependant qu'elles vibrent de la même harmonie. » « Et tenez-vous ensemble, mais pas trop proches non plus. Car les piliers du temple s'érigent à distance, et le chêne et le cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre. »

Dépendant et indépendant, responsable et non consigné dans son appartenance, non pas déterminé mais créé dira Lévinas<sup>3</sup>. « La création ex nihilo rompt le système, pose un être en dehors de tout système, c'est-à-dire là où la liberté est possible. La création laisse à la créature une trace de dépendance mais d'une dépendance sans pareille : l'être dépendant tire de cette dépendance exceptionnelle, de cette relation, son indépendance même, son extériorité au système. »

Devenir un être humain dans la lignée des êtres humains, parmi les autres humains de ce jour, passe inexorablement par une conjugaison des processus qui mettent en résonance dépendance et indépendance : imbrication des concepts de déterminisme et de liberté d'un point de vue aussi bien intrapsychique que philosophique ou sociologique.

L'approche sociologique nous amène à regarder les grandes tendances sociales qui infiltrent les comportements individuels,

---

2. *Le prophète et le jardin du prophète*, Paris, Points.

3. *Totalité et infini*.

C'est à la fois :

- dépendre au sens d'une causalité, d'une conséquence, d'un enchaînement. Nous sommes dans le lien, le rapport, l'interdépendance ;
- dépendre au sens d'être un morceau de, un appendice, un complément. Nous sommes dans l'attachement, être partie de, être issu de, produit par ;
- dépendre au sens de l'asservissement, de l'esclavage. Nous sommes dans l'oppression, la soumission ;
- dépendre au sens d'une appartenance, de relever de. Nous sommes dans la filiation.

Autant d'aspects qui conjuguent différentes facettes du lien. Et en même temps, dépendre c'est aussi la signification de décrocher, de détacher, de délier.

Khalil Gibran dans son œuvre, *Le prophète et le jardin du prophète*<sup>2</sup>, écrit : « Chantez et dansez ensemble et soyez joyeux, mais demeurez chacun seul. De même que les cordes d'un luth sont seules cependant qu'elles vibrent de la même harmonie. » « Et tenez-vous ensemble, mais pas trop proches non plus. Car les piliers du temple s'érigent à distance, et le chêne et le cyprès ne croissent pas dans l'ombre l'un de l'autre. »

Dépendant et indépendant, responsable et non consigné dans son appartenance, non pas déterminé mais créé dira Lévinas<sup>3</sup>. « La création ex nihilo rompt le système, pose un être en dehors de tout système, c'est-à-dire là où la liberté est possible. La création laisse à la créature une trace de dépendance mais d'une dépendance sans pareille : l'être dépendant tire de cette dépendance exceptionnelle, de cette relation, son indépendance même, son extériorité au système. »

Devenir un être humain dans la lignée des êtres humains, parmi les autres humains de ce jour, passe inexorablement par une conjugaison des processus qui mettent en résonance dépendance et indépendance : imbrication des concepts de déterminisme et de liberté d'un point de vue aussi bien intrapsychique que philosophique ou sociologique.

L'approche sociologique nous amène à regarder les grandes tendances sociales qui infiltrent les comportements individuels,

---

2. *Le prophète et le jardin du prophète*, Paris, Points.

3. *Totalité et infini*.



voire certains schémas de pensée, à prendre en compte les déterminismes sociaux. L'éclairage philosophique vient alors nous inciter à réfléchir aux questions d'interdépendance entre la manière dont les hommes pensent et construisent « l'être ensemble » et le développement des structures psychiques. Il interroge nos responsabilités quant au sens de ces liens et notre engagement d'élaboration et de traduction. Élaboration de sens qui va participer à infléchir l'évolution du monde. Heidegger<sup>4</sup> situait là un des enjeux de l'évolution pour l'homme. Tenter de maintenir une « pensée méditante » pour contenir la poussée de la « pensée calculante ».

La psychanalyse met l'accent sur les processus interactifs entre l'enfant en devenir et les parents ou adultes de proximité. Les concepts de portage psychique et de holding participent à l'instauration des premières assises intrapsychiques, figures d'un contenant primordial. La notion d'espace de « jeu » crée une des conditions de l'altérité inter et intrapsychique, condition d'espaces psychiques séparés pour que le « je » de l'être en soi puisse se découvrir et se construire. Espace de jeu possible à la condition d'une limite à « l'hémorragie insensée » du « je fais ce que je veux », c'est-à-dire « je suis le début et la fin », sans liens de dépendances. La fonction du « non » institue l'autre dans un espace séparé, ce qui institue l'appartenance à la communauté des humains. L'appartenance, c'est conjuguer au pluriel « liens de dépendances », permettant des configurations en mouvement à l'encontre d'« une » dépendance mise en position d'objet de toute-puissance. Configuration en mouvement qui peut former une matrice à la créativité, alors qu'une dépendance forme une matrice à l'addiction.

Dépendance aussi dans certaines formes de vieillissement, autre figure qui nous amène aux entours de ce qui souvent est vécu comme la limite de l'altérité. Limite dans la difficile identification avec cet autre parfois « choquant », qui peut nous renvoyer au déni de ce temps de l'humain, mettre à mal nos capacités de portage psychique. Ce temps de dépendance est à vivre dans des espaces à conjuguer, encore, entre résignation et création.

---

4. Essais et conférences.

voire certains schémas de pensée, à prendre en compte les déterminismes sociaux. L'éclairage philosophique vient alors nous inciter à réfléchir aux questions d'interdépendance entre la manière dont les hommes pensent et construisent « l'être ensemble » et le développement des structures psychiques. Il interroge nos responsabilités quant au sens de ces liens et notre engagement d'élaboration et de traduction. Élaboration de sens qui va participer à infléchir l'évolution du monde. Heidegger<sup>4</sup> situait là un des enjeux de l'évolution pour l'homme. Tenter de maintenir une « pensée méditante » pour contenir la poussée de la « pensée calculante ».

La psychanalyse met l'accent sur les processus interactifs entre l'enfant en devenir et les parents ou adultes de proximité. Les concepts de portage psychique et de holding participent à l'instauration des premières assises intrapsychiques, figures d'un contenant primordial. La notion d'espace de « jeu » crée une des conditions de l'altérité inter et intrapsychique, condition d'espaces psychiques séparés pour que le « je » de l'être en soi puisse se découvrir et se construire. Espace de jeu possible à la condition d'une limite à « l'hémorragie insensée » du « je fais ce que je veux », c'est-à-dire « je suis le début et la fin », sans liens de dépendances. La fonction du « non » institue l'autre dans un espace séparé, ce qui institue l'appartenance à la communauté des humains. L'appartenance, c'est conjuguer au pluriel « liens de dépendances », permettant des configurations en mouvement à l'encontre d'« une » dépendance mise en position d'objet de toute-puissance. Configuration en mouvement qui peut former une matrice à la créativité, alors qu'une dépendance forme une matrice à l'addiction.

Dépendance aussi dans certaines formes de vieillissement, autre figure qui nous amène aux entours de ce qui souvent est vécu comme la limite de l'altérité. Limite dans la difficile identification avec cet autre parfois « choquant », qui peut nous renvoyer au déni de ce temps de l'humain, mettre à mal nos capacités de portage psychique. Ce temps de dépendance est à vivre dans des espaces à conjuguer, encore, entre résignation et création.

---

4. Essais et conférences.

Avec le travail d'écriture, l'écrivain nous ouvre à l'espoir de remaniements possibles des dépendances inscrites et vécues comme des déterminismes. Il nous amène au plus près du cheminement heuristique que provoque l'acte d'écrire et qui permet de trouver place de sujet dans une histoire.

Nous dirions alors qu'il y a un enjeu autour du thème de la dépendance : comment sortir d'un destin pour entrer dans une histoire ? Et pour terminer, une phrase de Y. Leibovitz<sup>5</sup> reprenant une réflexion de Rabbi Akiva dans le *Traité des Pères* : « Tout est prévu, cependant la liberté est donnée. »

---

5. *La foi de Maïmonide*, Paris, CERF.

Avec le travail d'écriture, l'écrivain nous ouvre à l'espoir de remaniements possibles des dépendances inscrites et vécues comme des déterminismes. Il nous amène au plus près du cheminement heuristique que provoque l'acte d'écrire et qui permet de trouver place de sujet dans une histoire.

Nous dirions alors qu'il y a un enjeu autour du thème de la dépendance : comment sortir d'un destin pour entrer dans une histoire ? Et pour terminer, une phrase de Y. Leibovitz<sup>5</sup> reprenant une réflexion de Rabbi Akiva dans le *Traité des Pères* : « Tout est prévu, cependant la liberté est donnée. »

---

5. *La foi de Maïmonide*, Paris, CERF.

Joyce Ain

## Du holding défaillant à l'emprise de la douleur chronique

« Ma mère sous l'arbre pleure, pleure, pleure,  
Ainsi l'ai-je connue, autrefois, allongé sur ses genoux  
Comme aujourd'hui, sur l'arbre mort  
J'ai appris à la faire sourire, à endiguer ses larmes,  
à réparer sa culpabilité, à soigner sa mort intérieure...  
La rendre vivante était ma vie<sup>1</sup>. »

C'est à travers ce poème de Winnicott<sup>2</sup> que nous pouvons mesurer la détresse d'un enfant dont la mère déprimée n'arrive pas à assurer un holding adéquat. J'entends « holding » dans le sens que Winnicott donnait à la mère « suffisamment bonne<sup>3</sup> », c'est-

---

Joyce Ain, psychologue-psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris, chargée de cours à l'université de Toulouse-Le Mirail, présidente de l'association Carrefours & Médiations.

1. D.Winnicott, « S'en aller en morceaux - faire une chute sans fin », *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1992.

2. Adressé à l'âge de 67 ans à son beau-frère, James Britton, alors qu'il venait de prendre Harry Guntrip sur son divan... Cité par Jean-François Rabain dans son livre : *Winnicott insolite*, monographie, Paris, PUF, 2004.

3. À ce propos, il faut noter la traduction désastreuse en français de « *good enough mother* » qui ne veut absolument pas dire « suffisamment bonne ». « *Good enough* » implique : « c'est pas très bien, mais ça peut aller », adéquate sans plus. Et Winnicott ajoutait que la « *good enough mother* » est quelqu'un qui « n'est pas trop persécutante pour son bébé ».

Joyce Ain

## Du holding défaillant à l'emprise de la douleur chronique

« Ma mère sous l'arbre pleure, pleure, pleure,  
Ainsi l'ai-je connue, autrefois, allongé sur ses genoux  
Comme aujourd'hui, sur l'arbre mort  
J'ai appris à la faire sourire, à endiguer ses larmes,  
à réparer sa culpabilité, à soigner sa mort intérieure...  
La rendre vivante était ma vie<sup>1</sup>. »

C'est à travers ce poème de Winnicott<sup>2</sup> que nous pouvons mesurer la détresse d'un enfant dont la mère déprimée n'arrive pas à assurer un holding adéquat. J'entends « holding » dans le sens que Winnicott donnait à la mère « suffisamment bonne<sup>3</sup> », c'est-

---

Joyce Ain, psychologue-psychanalyste, membre de la Société psychanalytique de Paris, chargée de cours à l'université de Toulouse-Le Mirail, présidente de l'association Carrefours & Médiations.

1. D.Winnicott, « S'en aller en morceaux - faire une chute sans fin », *Le bébé et sa mère*, Paris, Payot, 1992.

2. Adressé à l'âge de 67 ans à son beau-frère, James Britton, alors qu'il venait de prendre Harry Guntrip sur son divan... Cité par Jean-François Rabain dans son livre : *Winnicott insolite*, monographie, Paris, PUF, 2004.

3. À ce propos, il faut noter la traduction désastreuse en français de « *good enough mother* » qui ne veut absolument pas dire « suffisamment bonne ». « *Good enough* » implique : « c'est pas très bien, mais ça peut aller », adéquate sans plus. Et Winnicott ajoutait que la « *good enough mother* » est quelqu'un qui « n'est pas trop persécutante pour son bébé ».

à-dire avec une capacité de portage<sup>4</sup>, de tenue, de contention<sup>5</sup>, suffisamment sécurisée. Il expliquait que celui-ci tenait compte de la sensibilité de la peau de l'enfant (au toucher, à la température), mais également de sa sensibilité auditive, visuelle ainsi que de sa sensibilité à la chute (effet de pesanteur). Selon Winnicott, le bébé n'est pas conscient de ce que lui fournit l'environnement précoce, et pourtant, il peut en être réellement et profondément atteint quand celui-ci est défaillant.

Je voudrais donc parler de la régression nécessaire, dans les psychothérapies psychanalytiques, jusqu'à une certaine dépendance, pour pouvoir traiter des dégâts qu'on peut attribuer à un « holding défaillant ».

Ce sont mon expérience de l'observation du nourrisson, des thérapies mère-bébé et ma pratique de la relaxation analytique (telle qu'elle est décrite par Marie-Lise Roux<sup>6</sup>), ainsi que, bien entendu, l'approfondissement de mes réflexions contre-transférentielles qui m'ont amenée à évoluer et à penser autrement le travail psychothérapeutique et analytique avec des personnes d'une grande fragilité narcissique et souffrant de manière chronique de douleurs vertébrales. Dans cette démarche et pendant des années, ces mots de Freud m'ont accompagnée : « Je ne cherche pas à susciter des convictions, je veux stimuler et ébranler des préjugés. »

De nombreux travaux de Winnicott évoquent la possibilité, dans le traitement des cas limites, de « reconstruire la dynamique de la dépendance infantile primaire, et des soins maternels qui

4. Dans un sens différent de ce que Jean-Michel Quinodoz appelle la portance dans *La solitude apprivoisée* (Paris, PUF, 2002) et où il distingue deux niveaux de dépendance, réservant la « portance » pour « qualifier le mouvement d'intégration qui permet une liberté dans l'interdépendance, à un niveau élaboré de relation », l'inscrivant dans une continuité évolutive de l'après-holding et gardant le terme de dépendance pour des formes moins évoluées.

5. Terme tout à fait insatisfaisant pour traduire « holding » qui décrit à la fois : tenir, porter, serrer, envelopper... Le « handling » (manipuler) étant inséparable de cette notion.

6. En tant que « psychothérapie de relaxation qui s'adresse au corps comme objet limite entre le "dedans" et le "dehors", entre psyché et soma, [et] permet de prendre en charge, grâce à l'introduction d'un objet transitionnel (le corps propre) dans le champ transféro-contre-transférentiel, ces états limites, dans lesquels la confusion des espaces psychiques est souvent importante ». (Monique Dechaud-Ferbus et Marie-Lise Roux dans *Les destins du corps*, 1997.)

à-dire avec une capacité de portage<sup>4</sup>, de tenue, de contention<sup>5</sup>, suffisamment sécurisée. Il expliquait que celui-ci tenait compte de la sensibilité de la peau de l'enfant (au toucher, à la température), mais également de sa sensibilité auditive, visuelle ainsi que de sa sensibilité à la chute (effet de pesanteur). Selon Winnicott, le bébé n'est pas conscient de ce que lui fournit l'environnement précoce, et pourtant, il peut en être réellement et profondément atteint quand celui-ci est défaillant.

Je voudrais donc parler de la régression nécessaire, dans les psychothérapies psychanalytiques, jusqu'à une certaine dépendance, pour pouvoir traiter des dégâts qu'on peut attribuer à un « holding défaillant ».

Ce sont mon expérience de l'observation du nourrisson, des thérapies mère-bébé et ma pratique de la relaxation analytique (telle qu'elle est décrite par Marie-Lise Roux<sup>6</sup>), ainsi que, bien entendu, l'approfondissement de mes réflexions contre-transférentielles qui m'ont amenée à évoluer et à penser autrement le travail psychothérapeutique et analytique avec des personnes d'une grande fragilité narcissique et souffrant de manière chronique de douleurs vertébrales. Dans cette démarche et pendant des années, ces mots de Freud m'ont accompagnée : « Je ne cherche pas à susciter des convictions, je veux stimuler et ébranler des préjugés. »

De nombreux travaux de Winnicott évoquent la possibilité, dans le traitement des cas limites, de « reconstruire la dynamique de la dépendance infantile primaire, et des soins maternels qui

4. Dans un sens différent de ce que Jean-Michel Quinodoz appelle la portance dans *La solitude apprivoisée* (Paris, PUF, 2002) et où il distingue deux niveaux de dépendance, réservant la « portance » pour « qualifier le mouvement d'intégration qui permet une liberté dans l'interdépendance, à un niveau élaboré de relation », l'inscrivant dans une continuité évolutive de l'après-holding et gardant le terme de dépendance pour des formes moins évoluées.

5. Terme tout à fait insatisfaisant pour traduire « holding » qui décrit à la fois : tenir, porter, serrer, envelopper... Le « handling » (manipuler) étant inséparable de cette notion.

6. En tant que « psychothérapie de relaxation qui s'adresse au corps comme objet limite entre le "dedans" et le "dehors", entre psyché et soma, [et] permet de prendre en charge, grâce à l'introduction d'un objet transitionnel (le corps propre) dans le champ transféro-contre-transférentiel, ces états limites, dans lesquels la confusion des espaces psychiques est souvent importante ». (Monique Dechaud-Ferbus et Marie-Lise Roux dans *Les destins du corps*, 1997.)



répondent à cette dépendance<sup>7</sup> » ; Winnicott ayant suggéré que, face aux échecs du développement émotionnel primitif, l'analyste peut offrir à l'analysant la possibilité de réparer ces déficiences à condition d'accepter d'accompagner la régression de l'analysant jusqu'à un certain retour à la dépendance infantile précoce, car c'est l'aspect positif du holding analytique qui conditionne cette régression pour permettre ensuite le développement du vrai self<sup>8</sup>. Il s'agit aussi de ce temps « symbiotique » que Raymond Cahn<sup>9</sup> estime nécessaire et dont il a expliqué que la résolution passe par le contre-transfert du psychanalyste en insistant sur la nécessité qu'elle soit vécue au niveau sensoriel. En effet, ce n'est qu'en acceptant provisoirement cette « dépendance<sup>10</sup> » (et non en l'évitant dans son contre-transfert) que le psychanalyste peut parfois permettre à l'analysant « sujet » de se différencier de « l'objet » et de trouver ainsi son autonomie.

Je me référerai donc au développement du bébé que Winnicott concevait comme un « sujet » qui se construit et se déploie progressivement, selon un cheminement qui le conduit « depuis l'état de dépendance absolue », à travers celui de la « dépendance relative », à chercher, à tâtonner, « son chemin vers l'indépendance<sup>11</sup> ». Ce cheminement vers l'indépendance comporte plusieurs étapes durant la phase du holding, étapes que je vous rappelle brièvement, car elles aident à comprendre, justement, l'objectif du travail analytique qui se veut alors restaurateur :

– il y a tout d'abord « la dépendance absolue ». Dans cet état, le nourrisson ne connaît rien des soins maternels (qui sont essentiellement affaire de prévention). Il n'en a pas les moyens. Il ne peut qu'en profiter ou se sentir perturbé ;

– puis « la dépendance relative », où le nourrisson peut avoir conscience qu'il a besoin des soins maternels dans leurs menus détails. Et il peut les associer de plus en plus à ses propres pulsions. Plus tard, dans le cadre analytique, il lui sera possible, parfois, de reproduire cette relation dans le transfert.

---

7. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

8. Nommé ainsi par Winnicott dans *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1969.

9. Raymond Cahn, *La fin du divan*, Paris, Odile Jacob, 2002.

10. Appelée « fusion » par Jean-Michel Quinodoz, dans son article « Accepter la fusion pour en sortir », *RFP*, 1992 (« Le sujet »).

11. Winnicott, cité par Jan Abram, dans *Le langage de Winnicott*, Paris, PUF, 2001.

répondent à cette dépendance<sup>7</sup> » ; Winnicott ayant suggéré que, face aux échecs du développement émotionnel primitif, l'analyste peut offrir à l'analysant la possibilité de réparer ces déficiences à condition d'accepter d'accompagner la régression de l'analysant jusqu'à un certain retour à la dépendance infantile précoce, car c'est l'aspect positif du holding analytique qui conditionne cette régression pour permettre ensuite le développement du vrai self<sup>8</sup>. Il s'agit aussi de ce temps « symbiotique » que Raymond Cahn<sup>9</sup> estime nécessaire et dont il a expliqué que la résolution passe par le contre-transfert du psychanalyste en insistant sur la nécessité qu'elle soit vécue au niveau sensoriel. En effet, ce n'est qu'en acceptant provisoirement cette « dépendance<sup>10</sup> » (et non en l'évitant dans son contre-transfert) que le psychanalyste peut parfois permettre à l'analysant « sujet » de se différencier de « l'objet » et de trouver ainsi son autonomie.

Je me référerai donc au développement du bébé que Winnicott concevait comme un « sujet » qui se construit et se déploie progressivement, selon un cheminement qui le conduit « depuis l'état de dépendance absolue », à travers celui de la « dépendance relative », à chercher, à tâtonner, « son chemin vers l'indépendance<sup>11</sup> ». Ce cheminement vers l'indépendance comporte plusieurs étapes durant la phase du holding, étapes que je vous rappelle brièvement, car elles aident à comprendre, justement, l'objectif du travail analytique qui se veut alors restaurateur :

– il y a tout d'abord « la dépendance absolue ». Dans cet état, le nourrisson ne connaît rien des soins maternels (qui sont essentiellement affaire de prévention). Il n'en a pas les moyens. Il ne peut qu'en profiter ou se sentir perturbé ;

– puis « la dépendance relative », où le nourrisson peut avoir conscience qu'il a besoin des soins maternels dans leurs menus détails. Et il peut les associer de plus en plus à ses propres pulsions. Plus tard, dans le cadre analytique, il lui sera possible, parfois, de reproduire cette relation dans le transfert.

---

7. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

8. Nommé ainsi par Winnicott dans *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1969.

9. Raymond Cahn, *La fin du divan*, Paris, Odile Jacob, 2002.

10. Appelée « fusion » par Jean-Michel Quinodoz, dans son article « Accepter la fusion pour en sortir », *RFP*, 1992 (« Le sujet »).

11. Winnicott, cité par Jan Abram, dans *Le langage de Winnicott*, Paris, PUF, 2001.

C'est dans ces deux temps, surtout, que la préoccupation maternelle primaire et le rôle de miroir du visage de la mère ainsi que l'objet transitionnel sont les plus importants, voire essentiels, pour permettre un premier décolllement entre la mère et l'enfant.

Enfin, dans l'étape « vers l'indépendance », le bébé acquiert les moyens de se débrouiller, sans que sa mère soit effectivement présente. Mais cela n'est possible que parce qu'il a accumulé des souvenirs d'avoir été soigné, parce qu'il a projeté ses besoins et introjecté précisément les soins qu'il a reçus, enfin parce qu'il a accru sa confiance dans l'environnement.

C'est alors que se mettent en place la capacité d'être seul en présence de quelqu'un (d'abord la mère, évidemment), puis l'espace psychique du jeu et l'utilisation de l'objet, qui seront les fondements d'un éventuel travail analytique où il sera capital de comprendre le sens de l'angoisse quand sa cause a été une défaillance de la mère à donner au bébé le soutien vivant et continu qui fait partie du maternage.

Par contre, lorsque les conditions sont défavorables et que la mère ne procure pas à son enfant un environnement adéquat, ne répondant pas à ses besoins, l'enfant, débordé, réagit par un excès d'angoisse. L'incapacité de la mère à s'identifier à son bébé l'empêche de sentir ce que le bébé est en mesure de tolérer. Cela peut avoir pour conséquence d'entraîner l'émergence de défenses rigides pour ne pas percevoir les différences entre le moi et les objets. C'est ainsi, selon Winnicott, que se forme éventuellement un « faux self » pour suppléer aux déficiences des soins maternels, au lieu que se développe un « vrai self » autonome.

## UN TEMPS D'OBSERVATION DES INTERACTIONS MÈRE-BÉBÉ

Rachel arrive avec un quart d'heure d'avance pour allaiter son bébé de 2 mois dans la salle d'attente. Elle continue d'ailleurs à l'allaiter pendant pratiquement toute la séance. Puis elle le gardera contre sa poitrine en me disant combien la sensation de fusion est importante pour elle. Elle me raconte que tout a mal commencé avec Moïse, car elle était déjà en désaccord avec les médecins sur la date de la conception et donc celle du terme. Ensuite, elle a eu du mal à le garder : il aurait fallu qu'elle se

C'est dans ces deux temps, surtout, que la préoccupation maternelle primaire et le rôle de miroir du visage de la mère ainsi que l'objet transitionnel sont les plus importants, voire essentiels, pour permettre un premier décolllement entre la mère et l'enfant.

Enfin, dans l'étape « vers l'indépendance », le bébé acquiert les moyens de se débrouiller, sans que sa mère soit effectivement présente. Mais cela n'est possible que parce qu'il a accumulé des souvenirs d'avoir été soigné, parce qu'il a projeté ses besoins et introjecté précisément les soins qu'il a reçus, enfin parce qu'il a accru sa confiance dans l'environnement.

C'est alors que se mettent en place la capacité d'être seul en présence de quelqu'un (d'abord la mère, évidemment), puis l'espace psychique du jeu et l'utilisation de l'objet, qui seront les fondements d'un éventuel travail analytique où il sera capital de comprendre le sens de l'angoisse quand sa cause a été une défaillance de la mère à donner au bébé le soutien vivant et continu qui fait partie du maternage.

Par contre, lorsque les conditions sont défavorables et que la mère ne procure pas à son enfant un environnement adéquat, ne répondant pas à ses besoins, l'enfant, débordé, réagit par un excès d'angoisse. L'incapacité de la mère à s'identifier à son bébé l'empêche de sentir ce que le bébé est en mesure de tolérer. Cela peut avoir pour conséquence d'entraîner l'émergence de défenses rigides pour ne pas percevoir les différences entre le moi et les objets. C'est ainsi, selon Winnicott, que se forme éventuellement un « faux self » pour suppléer aux déficiences des soins maternels, au lieu que se développe un « vrai self » autonome.

## UN TEMPS D'OBSERVATION DES INTERACTIONS MÈRE-BÉBÉ

Rachel arrive avec un quart d'heure d'avance pour allaiter son bébé de 2 mois dans la salle d'attente. Elle continue d'ailleurs à l'allaiter pendant pratiquement toute la séance. Puis elle le gardera contre sa poitrine en me disant combien la sensation de fusion est importante pour elle. Elle me raconte que tout a mal commencé avec Moïse, car elle était déjà en désaccord avec les médecins sur la date de la conception et donc celle du terme. Ensuite, elle a eu du mal à le garder : il aurait fallu qu'elle se

repose alitée, mais ce n'était pas possible, car Myriam, son aînée, avait seulement 9 mois.

Moïse est donc né avant terme (selon ses calculs)... Il pesait « seulement » 3,2 kg, dit-elle, et il a eu tout de suite des problèmes d'allaitement et de sommeil, tout particulièrement impossible la nuit. Il était au sein presque vingt heures par jour. Puis il a commencé à se mettre « comme ça » (elle mime l'extension en arrière du bébé), « comme pour ne pas me regarder », dit-elle en essuyant une larme.

Elle trouve que « c'est dur » car Myriam, elle, son aînée, ne la quittait pas des yeux, « même maintenant pendant qu'elle s'occupe du bébé ». Rachel me confie qu'elle a fait dans son adolescence une longue psychothérapie, qui l'a aidée à « sortir de sa relation fusionnelle à sa mère et à terminer ses études d'architecture », peut-être, pensais-je, pour pouvoir se construire elle-même...

À la deuxième séance, Moïse est encore au sein, mais lorsqu'il semble avoir terminé, je propose à sa maman de le poser sur la couverture spécialement disposée par terre. Elle dit avoir du mal à le lâcher. Nous nous asseyons donc toutes deux près de lui. Rachel garde sa main sur la jambe du bébé et reconnaît ne pas pouvoir rester éloignée de lui, même d'un mètre. Elle se met cependant à me parler de la fausse couche de sa mère lors du départ de sa famille du Maroc (en fait, au cours de cet exil en bateau, elle avait dû être hospitalisée à son arrivée à Marseille). Sa mère, m'explique-t-elle, « n'a pas pu faire le deuil de ce bébé qu'elle pleure encore en disant qu'il aurait maintenant tel ou tel âge », imaginant qu'il aurait été un garçon – « évidemment », commente Rachel qui est restée fille unique. Sur ce mot (« évidemment »), Moïse la regarde puis me regarde. Je lui parle alors « du regard de sa maman et de sa sœur pour qui il est un beau petit garçon qu'elles surveillent beaucoup pour le garder bien vivant ».

À la troisième séance, quinze jours après, Moïse est encore au sein.

Je dis, en les accueillant, qu'il « le tient bien » et, en entendant ma voix, il tourne immédiatement la tête et me sourit. Rachel s'en montre ravie et dit « qu'il me reconnaît ». Elle m'explique que depuis la dernière fois, il dort tranquillement toute la nuit. « Ce que vous avez dit sur le regard, me confie-t-elle, m'a rappelé comment je surveillais toujours le regard de ma mère quand j'étais moi-même enfant. »

repose alitée, mais ce n'était pas possible, car Myriam, son aînée, avait seulement 9 mois.

Moïse est donc né avant terme (selon ses calculs)... Il pesait « seulement » 3,2 kg, dit-elle, et il a eu tout de suite des problèmes d'allaitement et de sommeil, tout particulièrement impossible la nuit. Il était au sein presque vingt heures par jour. Puis il a commencé à se mettre « comme ça » (elle mime l'extension en arrière du bébé), « comme pour ne pas me regarder », dit-elle en essuyant une larme.

Elle trouve que « c'est dur » car Myriam, elle, son aînée, ne la quittait pas des yeux, « même maintenant pendant qu'elle s'occupe du bébé ». Rachel me confie qu'elle a fait dans son adolescence une longue psychothérapie, qui l'a aidée à « sortir de sa relation fusionnelle à sa mère et à terminer ses études d'architecture », peut-être, pensais-je, pour pouvoir se construire elle-même...

À la deuxième séance, Moïse est encore au sein, mais lorsqu'il semble avoir terminé, je propose à sa maman de le poser sur la couverture spécialement disposée par terre. Elle dit avoir du mal à le lâcher. Nous nous asseyons donc toutes deux près de lui. Rachel garde sa main sur la jambe du bébé et reconnaît ne pas pouvoir rester éloignée de lui, même d'un mètre. Elle se met cependant à me parler de la fausse couche de sa mère lors du départ de sa famille du Maroc (en fait, au cours de cet exil en bateau, elle avait dû être hospitalisée à son arrivée à Marseille). Sa mère, m'explique-t-elle, « n'a pas pu faire le deuil de ce bébé qu'elle pleure encore en disant qu'il aurait maintenant tel ou tel âge », imaginant qu'il aurait été un garçon – « évidemment », commente Rachel qui est restée fille unique. Sur ce mot (« évidemment »), Moïse la regarde puis me regarde. Je lui parle alors « du regard de sa maman et de sa sœur pour qui il est un beau petit garçon qu'elles surveillent beaucoup pour le garder bien vivant ».

À la troisième séance, quinze jours après, Moïse est encore au sein.

Je dis, en les accueillant, qu'il « le tient bien » et, en entendant ma voix, il tourne immédiatement la tête et me sourit. Rachel s'en montre ravie et dit « qu'il me reconnaît ». Elle m'explique que depuis la dernière fois, il dort tranquillement toute la nuit. « Ce que vous avez dit sur le regard, me confie-t-elle, m'a rappelé comment je surveillais toujours le regard de ma mère quand j'étais moi-même enfant. »

En l'écoulant, je me dis qu'elle a pu se laisser entendre mes paroles « tiercéisantes<sup>12</sup> » entre elle et sa mère, entre elle et son bébé. Je pense aussi à ces bébés décrits par Jean-Pierre Lehmann<sup>13</sup> qui, lors de défaillances maternelles, « regardent anxieusement le visage de leur mère, comme l'adulte regarde le ciel pour savoir quel temps il fera<sup>14</sup> ». Ce sont des « bébés-météo » qui étudient la carte des troubles de l'humeur maternelle. Ce sont aussi, bien souvent, des bébés qui n'ont pu acquérir la sécurité de base dans un holding fiable.

Rachel complète : « Je me suis rendu compte que ma mère regardait toujours comme au lointain... Même maintenant, elle a un regard distrait et souvent triste. » Rachel a appris qu'elle-même avait été un bébé qui ne pleurait jamais et avait toujours un regard très sérieux. A-t-elle eu, elle aussi, une mère déprimée ? Son père, me dit-elle, était représentant de commerce et lors de ses fréquentes absences, elle devait dormir dans le lit de sa mère.

À la séance suivante, qui sera la dernière, un mois plus tard, Rachel arrive avec quelques minutes de retard. Moïse est dans un transat qu'elle pose spontanément par terre entre nous deux. Il me regarde, bien éveillé, avec des yeux observateurs et un grand sourire immédiat et se met à pédaler gaiement. Sa maman me dit que c'est extraordinaire car il ne se met plus du tout en extension et la regarde maintenant, droit dans le fond des yeux.

Elle me confie aussi qu'elle a pu parler longuement avec sa mère de ce difficile départ du Maroc et que celle-ci s'était mise à pleurer, mais, pour la première fois, sans refuser d'évoquer ses souvenirs douloureux.

Cette courte observation, avec le tout ou rien du mamelon dans la bouche, qui marque une difficulté d'instauration de la relation précoce mère-bébé, m'a amenée à écouter, dans sa symétrie avec ce bébé, une patiente adulte, Josiane, que j'ai essayé de comprendre à partir de la théorie de Winnicott sur la rigidité pathologique.

---

12. Je me réfère là au point de vue d'André Green dans *Jouer avec Winnicott* et Bernard Golse, *Du corps à la pensée*, PUF, 2001.

13. Jean-Pierre Lehmann, *La clinique analytique de Winnicott*, Toulouse, érès, 2003.

14. Winnicott, « Intégration du Moi au cours du développement de l'enfant », cité par Jean-Pierre Lehmann dans *La clinique analytique de Winnicott*, op. cit.

En l'écoulant, je me dis qu'elle a pu se laisser entendre mes paroles « tiercéisantes<sup>12</sup> » entre elle et sa mère, entre elle et son bébé. Je pense aussi à ces bébés décrits par Jean-Pierre Lehmann<sup>13</sup> qui, lors de défaillances maternelles, « regardent anxieusement le visage de leur mère, comme l'adulte regarde le ciel pour savoir quel temps il fera<sup>14</sup> ». Ce sont des « bébés-météo » qui étudient la carte des troubles de l'humeur maternelle. Ce sont aussi, bien souvent, des bébés qui n'ont pu acquérir la sécurité de base dans un holding fiable.

Rachel complète : « Je me suis rendu compte que ma mère regardait toujours comme au lointain... Même maintenant, elle a un regard distrait et souvent triste. » Rachel a appris qu'elle-même avait été un bébé qui ne pleurait jamais et avait toujours un regard très sérieux. A-t-elle eu, elle aussi, une mère déprimée ? Son père, me dit-elle, était représentant de commerce et lors de ses fréquentes absences, elle devait dormir dans le lit de sa mère.

À la séance suivante, qui sera la dernière, un mois plus tard, Rachel arrive avec quelques minutes de retard. Moïse est dans un transat qu'elle pose spontanément par terre entre nous deux. Il me regarde, bien éveillé, avec des yeux observateurs et un grand sourire immédiat et se met à pédaler gaiement. Sa maman me dit que c'est extraordinaire car il ne se met plus du tout en extension et la regarde maintenant, droit dans le fond des yeux.

Elle me confie aussi qu'elle a pu parler longuement avec sa mère de ce difficile départ du Maroc et que celle-ci s'était mise à pleurer, mais, pour la première fois, sans refuser d'évoquer ses souvenirs douloureux.

Cette courte observation, avec le tout ou rien du mamelon dans la bouche, qui marque une difficulté d'instauration de la relation précoce mère-bébé, m'a amenée à écouter, dans sa symétrie avec ce bébé, une patiente adulte, Josiane, que j'ai essayé de comprendre à partir de la théorie de Winnicott sur la rigidité pathologique.

---

12. Je me réfère là au point de vue d'André Green dans *Jouer avec Winnicott* et Bernard Golse, *Du corps à la pensée*, PUF, 2001.

13. Jean-Pierre Lehmann, *La clinique analytique de Winnicott*, Toulouse, érès, 2003.

14. Winnicott, « Intégration du Moi au cours du développement de l'enfant », cité par Jean-Pierre Lehmann dans *La clinique analytique de Winnicott*, op. cit.



## IMPORTANCE DE LA SÉCURITÉ DE BASE

S'adressant aux kinésithérapeutes, Winnicott a expliqué que lorsqu'un bébé est soumis de façon répétitive à un holding défaillant (porté comme en deux morceaux séparés, tête et corps), il ne peut pas parvenir à une unité psychosomatique et risque finalement de venir chez le kinésithérapeute pour une rigidité pathologique.

Josiane présentait, en effet, une forme de souffrance caractéristique de certains états limites, dont la fragilité de la sécurité intérieure peut parfois se traduire dans une douleur chronique de la sphère vertébrale, lombaire ou cervicale (ou des deux), douleur entraînant une réelle dépendance-addiction à des soins spécifiques du corps qui procurent, à leur tour, un certain nombre de bénéfices secondaires.

Cette hypothèse du « holding défaillant », sur laquelle je m'appuie, s'accompagne aussi dans l'œuvre de Winnicott de la théorie de « la crainte de l'effondrement<sup>15</sup> ». Celle-ci postule que l'effondrement qui est craint par le patient « a déjà eu lieu, vécu comme une angoisse disséquante à l'origine de l'organisation défensive que le patient affiche comme un syndrome pathologique<sup>16</sup> ». Mais je me réfère aussi aux travaux d'André Green sur le « complexe de la mère morte<sup>17</sup> » et « le négatif », qui ont marqué en France un temps fort dans la compréhension des failles narcissiques, chez l'infans, dans le cas de dépression maternelle.

Enfin, un certain nombre de recherches récentes (comme celles de Serge Lebovici<sup>18</sup> ou de Bernard Golse<sup>19</sup>) ont montré que « les relations dites d'attachement ne sont pas des relations de véritable dépendance (dans le sens d'une soumission ou d'une addiction), mais d'une dépendance nécessaire<sup>20</sup> ». Car « une base de sécurité fiable permet et favorise l'autonomie, et ces relations sont importantes pendant toute la vie ». L'attachement à la mère serait ainsi, selon sa qualité, un des moteurs essentiels du déve-

---

15. D.W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, NRF, 2000.

16. D.W. Winnicott, *ibid.*

17. André Green, *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort*, 1981.

18. Collection « À l'aube de la vie », Toulouse, érès.

19. Bernard Golse, *ibid.*

20. Toujours dans le sens de Winnicott.

## IMPORTANCE DE LA SÉCURITÉ DE BASE

S'adressant aux kinésithérapeutes, Winnicott a expliqué que lorsqu'un bébé est soumis de façon répétitive à un holding défaillant (porté comme en deux morceaux séparés, tête et corps), il ne peut pas parvenir à une unité psychosomatique et risque finalement de venir chez le kinésithérapeute pour une rigidité pathologique.

Josiane présentait, en effet, une forme de souffrance caractéristique de certains états limites, dont la fragilité de la sécurité intérieure peut parfois se traduire dans une douleur chronique de la sphère vertébrale, lombaire ou cervicale (ou des deux), douleur entraînant une réelle dépendance-addiction à des soins spécifiques du corps qui procurent, à leur tour, un certain nombre de bénéfices secondaires.

Cette hypothèse du « holding défaillant », sur laquelle je m'appuie, s'accompagne aussi dans l'œuvre de Winnicott de la théorie de « la crainte de l'effondrement<sup>15</sup> ». Celle-ci postule que l'effondrement qui est craint par le patient « a déjà eu lieu, vécu comme une angoisse disséquante à l'origine de l'organisation défensive que le patient affiche comme un syndrome pathologique<sup>16</sup> ». Mais je me réfère aussi aux travaux d'André Green sur le « complexe de la mère morte<sup>17</sup> » et « le négatif », qui ont marqué en France un temps fort dans la compréhension des failles narcissiques, chez l'infans, dans le cas de dépression maternelle.

Enfin, un certain nombre de recherches récentes (comme celles de Serge Lebovici<sup>18</sup> ou de Bernard Golse<sup>19</sup>) ont montré que « les relations dites d'attachement ne sont pas des relations de véritable dépendance (dans le sens d'une soumission ou d'une addiction), mais d'une dépendance nécessaire<sup>20</sup> ». Car « une base de sécurité fiable permet et favorise l'autonomie, et ces relations sont importantes pendant toute la vie ». L'attachement à la mère serait ainsi, selon sa qualité, un des moteurs essentiels du déve-

---

15. D.W. Winnicott, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, NRF, 2000.

16. D.W. Winnicott, *ibid.*

17. André Green, *Narcissisme de vie. Narcissisme de mort*, 1981.

18. Collection « À l'aube de la vie », Toulouse, érès.

19. Bernard Golse, *ibid.*

20. Toujours dans le sens de Winnicott.

loppement des compétences sociales de la personne et une condition à la mise en place d'une sécurité intérieure pendant toute la vie.

Les notions d'attachement et de sécurité de base mettent en lumière l'importance de certains gestes qui ont ensuite aussi des retentissements sur le sentiment de verticalité chez l'enfant dans ses interactions avec ses parents. Grâce aux vibrations sensorielles qui se dégagent également de la participation active de l'enfant au holding, se mettent en place des traces mnésiques qui vont donner consistance à son propre sentiment d'exister dans la continuité. « C'est ainsi que le nourrisson devient progressivement capable de faire l'expérience de soi », nous dit Winnicott.

La colonne vertébrale, elle-même, a une place non négligeable dans ce sentiment d'être. C'est ce que démontrent certains travaux de Bowlby sur l'attachement<sup>21</sup>, associant la sécurité de base<sup>22</sup> aux contacts interactifs et à la verticalité, dans la mesure où l'insécurité étudiée est également générée par un éprouvé corporel insécure au niveau précis de la colonne vertébrale.

Nous pouvons d'ailleurs nous interroger sur les fonctions métaphoriques et symboliques remplies par la colonne vertébrale. Conçue comme l'arbre qui renferme la sève, source de vie, et contenant la moelle épinière, voie de passage d'informations entre le pôle cérébral et la base de la colonne, la colonne vertébrale, zone charnière, est en quelque sorte l'équivalent d'un arbre de vie aux branches chargées d'organes et au tronc qui relierait le ciel à la terre. Dans cette symbolique, la colonne vertébrale peut être vue comme le trait d'union « psychosomatique » entre le matériel et le spirituel, le corps et l'esprit.

De nombreux exemples donnés par Brazelton<sup>23</sup>, où la colonne vertébrale est sollicitée de façon adéquate, nous montrent son importance dans l'ambiance de partage affectif nécessaire au nourrisson. Geneviève Haag a souligné que le « contact-dos » associé à l'enchaînement des regards, des gestes, et des mimiques de la mère constitue la qualité émotionnelle dans laquelle baigne le bébé. Didier Anzieu, développant le concept Moi-peau, a également soulevé l'importance des interactions mère-enfant au niveau de l'enveloppement maternel corporel et moteur que l'enfant inté-

---

21. John Bowlby, *L'attachement et la perte*, 1969, 1973, 1980.

22. Ce terme nous renvoie à Frans Veldman et à son livre sur l'haptonomie.

23. T. Berry Brazelton, *La naissance d'une famille*, Paris, Le Seuil, 2003.

loppement des compétences sociales de la personne et une condition à la mise en place d'une sécurité intérieure pendant toute la vie.

Les notions d'attachement et de sécurité de base mettent en lumière l'importance de certains gestes qui ont ensuite aussi des retentissements sur le sentiment de verticalité chez l'enfant dans ses interactions avec ses parents. Grâce aux vibrations sensorielles qui se dégagent également de la participation active de l'enfant au holding, se mettent en place des traces mnésiques qui vont donner consistance à son propre sentiment d'exister dans la continuité. « C'est ainsi que le nourrisson devient progressivement capable de faire l'expérience de soi », nous dit Winnicott.

La colonne vertébrale, elle-même, a une place non négligeable dans ce sentiment d'être. C'est ce que démontrent certains travaux de Bowlby sur l'attachement<sup>21</sup>, associant la sécurité de base<sup>22</sup> aux contacts interactifs et à la verticalité, dans la mesure où l'insécurité étudiée est également générée par un éprouvé corporel insécure au niveau précis de la colonne vertébrale.

Nous pouvons d'ailleurs nous interroger sur les fonctions métaphoriques et symboliques remplies par la colonne vertébrale. Conçue comme l'arbre qui renferme la sève, source de vie, et contenant la moelle épinière, voie de passage d'informations entre le pôle cérébral et la base de la colonne, la colonne vertébrale, zone charnière, est en quelque sorte l'équivalent d'un arbre de vie aux branches chargées d'organes et au tronc qui relierait le ciel à la terre. Dans cette symbolique, la colonne vertébrale peut être vue comme le trait d'union « psychosomatique » entre le matériel et le spirituel, le corps et l'esprit.

De nombreux exemples donnés par Brazelton<sup>23</sup>, où la colonne vertébrale est sollicitée de façon adéquate, nous montrent son importance dans l'ambiance de partage affectif nécessaire au nourrisson. Geneviève Haag a souligné que le « contact-dos » associé à l'enchaînement des regards, des gestes, et des mimiques de la mère constitue la qualité émotionnelle dans laquelle baigne le bébé. Didier Anzieu, développant le concept Moi-peau, a également soulevé l'importance des interactions mère-enfant au niveau de l'enveloppement maternel corporel et moteur que l'enfant inté-

---

21. John Bowlby, *L'attachement et la perte*, 1969, 1973, 1980.

22. Ce terme nous renvoie à Frans Veldman et à son livre sur l'haptonomie.

23. T. Berry Brazelton, *La naissance d'une famille*, Paris, Le Seuil, 2003.

riorise. Il rejoint là la notion de soutien physique et psychique du bébé tel qu'il est défini par Winnicott. Il est intéressant, d'ailleurs, de remarquer que simultanément aux travaux de Didier Anzieu en France, Esther Bick, en Angleterre, faisait part de ses idées sur le « contenant peau ».

Nous pouvons, par contre, entendre la défaillance de tenue par la mère avec le raidissement du corps comme un blocage des désirs de communication, ainsi que l'a évoqué Bernard Golse<sup>24</sup> à Caen en mai dernier. Enfin, les travaux de Frans Veldman avec l'haptonomie, sur la sécurité de base et la « confirmation existentielle<sup>25</sup> », complétant ceux de Bowlby<sup>26</sup> sur l'attachement, ont permis d'observer que des enfants dont les mères avaient un regard absent (du fait, par exemple, d'états dépressifs) pouvaient éprouver que leur tête, leur dos et leur bassin étaient moins bien soutenus.

Si la mère perd le plaisir dans l'échange, l'enfant se crispe encore plus et tout d'abord au niveau de sa colonne vertébrale, comme pour s'y agripper. Le manque de regard et de paroles va accentuer l'insécurité de l'enfant et perturber son accès à l'auto-nomie. Confronté à un laisser-aller, voire à un laisser-tomber, il se raidit et se cambre. Au regard absent de la mère s'associe alors une tension musculaire douloureuse, tout particulièrement de l'axe vertébral, pour compenser le défaut de tenue, la défaillance du holding. Ces expériences de douleur pour l'enfant, qui se fige par trop de tensions, sont donc déjà le signe d'une perte de contact, d'une inconsistance, d'une discontinuité dans l'interaction. C'est ainsi que « tout lâcher de la mère est vécu par le bébé comme une chute qui supprime son existence<sup>27</sup> ».

Avoir mal au dos peut devenir synonyme de l'existence d'un arrière sans miroir, d'une insécurité dans la tenue, dans la contention. Mais, en même temps, cette douleur peut exercer, elle-même, une véritable emprise (dans le sens que lui a donné Roger

---

24. Bernard Golse, conférence au Congrès de Caen sur « la communication », en mai 2004.

25. Ce que Frans Veldman appelle « confirmer l'enfant dans son bon en soi », à rapprocher de l'intériorisation du « bon objet ».

26. John Bowlby, *L'attachement et la perte*, *op. cit.*

27. Cléo Athanassiou dans son article « Dénier et connaissance », *RFP*, 1986.

riorise. Il rejoint là la notion de soutien physique et psychique du bébé tel qu'il est défini par Winnicott. Il est intéressant, d'ailleurs, de remarquer que simultanément aux travaux de Didier Anzieu en France, Esther Bick, en Angleterre, faisait part de ses idées sur le « contenant peau ».

Nous pouvons, par contre, entendre la défaillance de tenue par la mère avec le raidissement du corps comme un blocage des désirs de communication, ainsi que l'a évoqué Bernard Golse<sup>24</sup> à Caen en mai dernier. Enfin, les travaux de Frans Veldman avec l'haptonomie, sur la sécurité de base et la « confirmation existentielle<sup>25</sup> », complétant ceux de Bowlby<sup>26</sup> sur l'attachement, ont permis d'observer que des enfants dont les mères avaient un regard absent (du fait, par exemple, d'états dépressifs) pouvaient éprouver que leur tête, leur dos et leur bassin étaient moins bien soutenus.

Si la mère perd le plaisir dans l'échange, l'enfant se crispe encore plus et tout d'abord au niveau de sa colonne vertébrale, comme pour s'y agripper. Le manque de regard et de paroles va accentuer l'insécurité de l'enfant et perturber son accès à l'auto-nomie. Confronté à un laisser-aller, voire à un laisser-tomber, il se raidit et se cambre. Au regard absent de la mère s'associe alors une tension musculaire douloureuse, tout particulièrement de l'axe vertébral, pour compenser le défaut de tenue, la défaillance du holding. Ces expériences de douleur pour l'enfant, qui se fige par trop de tensions, sont donc déjà le signe d'une perte de contact, d'une inconsistance, d'une discontinuité dans l'interaction. C'est ainsi que « tout lâcher de la mère est vécu par le bébé comme une chute qui supprime son existence<sup>27</sup> ».

Avoir mal au dos peut devenir synonyme de l'existence d'un arrière sans miroir, d'une insécurité dans la tenue, dans la contention. Mais, en même temps, cette douleur peut exercer, elle-même, une véritable emprise (dans le sens que lui a donné Roger

---

24. Bernard Golse, conférence au Congrès de Caen sur « la communication », en mai 2004.

25. Ce que Frans Veldman appelle « confirmer l'enfant dans son bon en soi », à rapprocher de l'intériorisation du « bon objet ».

26. John Bowlby, *L'attachement et la perte*, *op. cit.*

27. Cléo Athanassiou dans son article « Déni et connaissance », *RFP*, 1986.

Dorey<sup>28</sup> d'une relation d'emprise). Cette douleur permanente peut donc aussi représenter une présence maîtrisable qui va contrebalancer l'inconsistance non maîtrisable de la mère : elle va pouvoir, paradoxalement, offrir une sorte de palliatif en donnant des repères et des limites corporelles...

## IMPORTANCE DU REVÉCU SENSORIEL DU HOLDING

« Je me sens tomber sans fin, soupire Josiane, c'est comme de dévisser au bord d'une falaise sans rien à quoi m'accrocher... » Josiane, au cours des séances, pose fréquemment sa main sur le mur crépi contre le divan. Elle passe les doigts sur les aspérités et tapote le mur comme pour s'assurer de sa solidité.

Nous avons commencé, il y près d'un an, un travail de relaxation analytique. Josiane était venue me voir, à presque cinquante ans, car elle avait toujours d'intenses céphalées malgré les multiples soins des médecins, ostéopathes, kinésithérapeutes ou psychothérapeutes consultés. Ayant fait une tentative de suicide à 20 ans, à la suite d'une rupture sentimentale, elle avait traversé une analyse de douze ans mais avait vu apparaître ensuite d'incessantes migraines et douleurs cervicales ou lombaires.

D'emblée lors du premier entretien, elle me dit se sentir épuisée : « Ça ne s'arrête jamais dans ma tête ! Je n'en peux plus... » Décrivant son hyperactivité (elle est conducteur de travaux, dans le bâtiment) ainsi qu'un fonctionnement psychique ininterrompu pour tenter de remédier au sentiment douloureux qu'elle avait de ne jamais y arriver, de n'être jamais à sa place, comme de ne pas exister...

Elle avait entendu, lors d'une conférence, parler de l'approche par la relaxation et avait pensé y trouver une sorte « d'ouverture possible », un « espoir d'autre chose »... Cependant, elle craignait de ne plus pouvoir supporter d'être allongée.

Après quelques séances, en face à face, au cours desquelles elle a pu commencer à me raconter son histoire, je lui ai proposé de venir sur le divan, d'abord assise, son dos appuyé contre moi,

---

28. « La relation d'emprise », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 34, 1981. « Relation d'emprise » en tant que production régressive et défensive fondée sur le déni du manque, ayant aussi pour objet d'occulter l'angoisse provoquée par la rencontre de l'altérité.

Dorey<sup>28</sup> d'une relation d'emprise). Cette douleur permanente peut donc aussi représenter une présence maîtrisable qui va contrebalancer l'inconsistance non maîtrisable de la mère : elle va pouvoir, paradoxalement, offrir une sorte de palliatif en donnant des repères et des limites corporelles...

## IMPORTANCE DU REVÉCU SENSORIEL DU HOLDING

« Je me sens tomber sans fin, soupire Josiane, c'est comme de dévisser au bord d'une falaise sans rien à quoi m'accrocher... » Josiane, au cours des séances, pose fréquemment sa main sur le mur crépi contre le divan. Elle passe les doigts sur les aspérités et tapote le mur comme pour s'assurer de sa solidité.

Nous avons commencé, il y près d'un an, un travail de relaxation analytique. Josiane était venue me voir, à presque cinquante ans, car elle avait toujours d'intenses céphalées malgré les multiples soins des médecins, ostéopathes, kinésithérapeutes ou psychothérapeutes consultés. Ayant fait une tentative de suicide à 20 ans, à la suite d'une rupture sentimentale, elle avait traversé une analyse de douze ans mais avait vu apparaître ensuite d'incessantes migraines et douleurs cervicales ou lombaires.

D'emblée lors du premier entretien, elle me dit se sentir épuisée : « Ça ne s'arrête jamais dans ma tête ! Je n'en peux plus... » Décrivant son hyperactivité (elle est conducteur de travaux, dans le bâtiment) ainsi qu'un fonctionnement psychique ininterrompu pour tenter de remédier au sentiment douloureux qu'elle avait de ne jamais y arriver, de n'être jamais à sa place, comme de ne pas exister...

Elle avait entendu, lors d'une conférence, parler de l'approche par la relaxation et avait pensé y trouver une sorte « d'ouverture possible », un « espoir d'autre chose »... Cependant, elle craignait de ne plus pouvoir supporter d'être allongée.

Après quelques séances, en face à face, au cours desquelles elle a pu commencer à me raconter son histoire, je lui ai proposé de venir sur le divan, d'abord assise, son dos appuyé contre moi,

---

28. « La relation d'emprise », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 34, 1981. « Relation d'emprise » en tant que production régressive et défensive fondée sur le déni du manque, ayant aussi pour objet d'occulter l'angoisse provoquée par la rencontre de l'altérité.